L'AMOUR MEDECIN.

COMEDIE.

Pa. J. B. P. MOLIERE.

Repreſentée pour la premiere fois à Verſailles par Ordre du Roy, le 15. Septembre 1665. & donnée depuis au Public à Paris, ſur le Theâtre du Palais Royal, le 22. du mois de Septembre 1665.

Par la Troupe du ROY.

AU



AU LECTEUR.

CE n'eſt icy qu'un ſimple Crayon ; un petit Impromptu dont le Roy a voulu ſe faire un Divertiſſement. Il eſt le plus précipité de tous ceux que Sa Majeſté m'ait commandez ; & lors que je diray qu'il a eſté propoſé, fait, appris, & repreſenté en cinq jours, je ne diray que ce qui eſt vray. Il n'eſt pas neceſſaire de vous avertir qu'il y a beaucoup de choſes qui dépendent de l'action : On ſçait bien que les Comedies ne ſont faites que pour eſtre joüées ; & je ne conſeille de lire celle-cy qu'aux Perſonnes qui ont des yeux pour découvrir dans la lecture tout le Jeu du Theatre. Ce que je vous diray, c'eſt qu'il ſeroit à ſouhaiter que ces ſortes d'Ouvrages pûſſent toûjours ſe montrer à vous avec les ornemens qui les accompagnent chez le Roy : Vous les verriez dans un eſtat beaucoup plus ſupportable ; & les Airs, & les Symphonies de l'incomparable Monſieur Lully, meſlez à la beauté des Voix, & à l'adreſſe des Danſeurs, leur donnent ſans doute des graces, dont ils ont toutes les peines du monde à ſe paſſer.

LES PERSONNAGES.

SGANARELLE, Pere de Lucinde.
AMINTE.
LUCRECE.
M. GUILLAUME, Vendeur de Tapisseries.
M. JOSSE, Orfévre.
LUCINDE, Fille de Sganarelle.
LYSETTE, Suivante de Lucinde.
M. TOME'S. } Medecins.
M. DES FONANDRE'S, } Medecins.
M. MACROTON. } Medecins.
M. BAHYS, } Medecins.
M. FILERIN, } Medecins.
CLITANDRE, Amant de Lucinde.
UN NOTAIRE.

L'OPERATEUR, Orvietan.
Plusieurs Trivelins & Scaramouches.
LA COMEDIE.
LA MUSIQUE.
LE BALET.

La Scene est à Paris, dans une Salle de la Maison de Sganarelle.



PROLOGUE.

LA COMEDIE, LA MUSIQUE, ET LE BALET.

LA COMEDIE.

QVittons, quittons noſtre vaine querelle,
Ne nous diſputons point nos talens tour à tour,
Et d'une gloire plus belle,
Piquons-nous en ce jour:
Vniſſons-nous tous trois d'une ardeur ſans ſeconde
Pour donner du plaiſir au plus grand Roy du Monde.

Tous Trois.

Unissons-nous...

De ses travaux plus grands qu'on ne peut croire,

Il se vient quelquefois délasser parmy nous.

Est-il de plus grande gloire ?

Est-il bon-heur plus doux ?

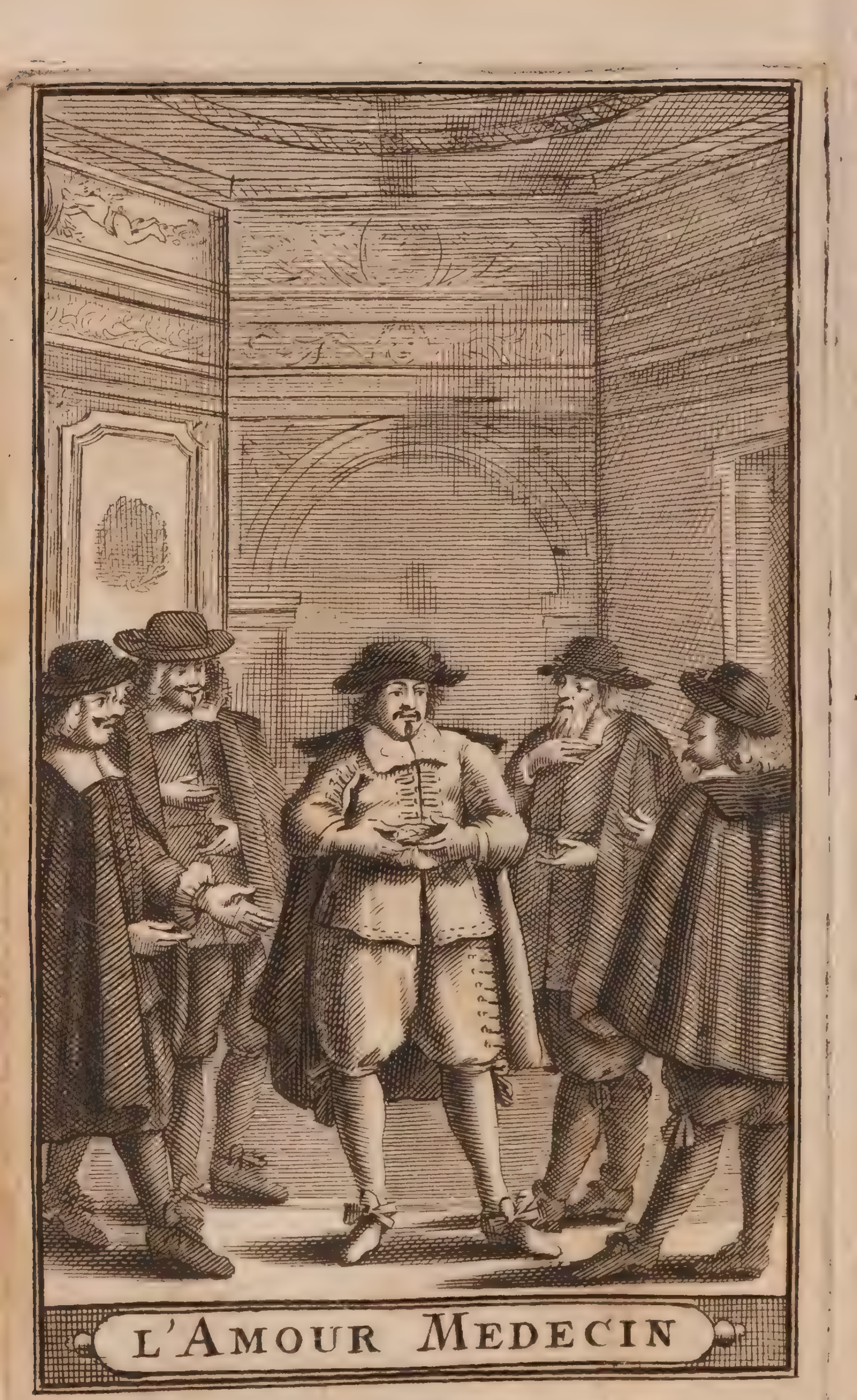
Unissons-nous tous trois...

Tous Trois.

Unissons-nous....






L'AMOUR MEDECIN



L'AMOUR MEDECIN.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, AMINTE, LUCRECE, M. GUILLAUME, M. JOSSE.

SGANARELLE.

AH ! l'estrange chose que la vie ! & que je puis bien dire avec ce grand Philosophe de l'antiquité, qui *qui terre a, guerre a*, & qu'un mal-heur ne vient jamais sans l'autre ! Je n'avois qu'une Femme qui est morte.

M. GUILLAUME.

Et combien donc en vouliez-vous avoir ?

SGANARELLE.

Elle est morte, Monsieur Guillaume mon amy ; cette perte m'est tres-sensible, & je ne puis m'en ressouvenir sans pleurer. Je n'estois pas fort satisfait de sa conduite, & nous avions le plus souvent

dispute ensemble ; mais enfin, la mort r'ajuste toutes choses. Elle est morte; je la pleure. Si elle estoit en vie, nous nous querellerions. De tous les Enfans que le Ciel m'avoit donnez, il ne m'a laissé qu'une Fille, & cette Fille est toute ma peine : Car enfin, je la voy dans une mélancolie la plus sombre du monde, dans une tristesse épouventable, dont il n'y a pas moyen de la retirer, & dont je ne sçaurois mesme apprendre la cause. Pour moy, j'en perds l'esprit, & j'aurois besoin d'un bon conseil sur cette matiere. Vous estes ma Niece; vous, ma Voisine; & vous, mes Comperes & mes Amis; je vous prie de me conseiller tout ce que je dois faire.

M. JOSSE.

Pour moy, je tiens que la braverie, que l'ajustement, est la chose qui réjouït les plus les Filles; & si j'estois que de vous, je luy acheterois dés aujourd'huy une belle Garniture de Diamans, ou de Rubis, ou d'Emeraudes.

M. GUILLAUME.

Et moy, si j'estois en vostre place, j'acheterois une belle Tenture de Tapisseries de verdure, ou à personnages, que je ferois mettre dans sa Chambre, pour luy réjouïr l'esprit & la veuë.

AMINTE.

Pour moy, je ne ferois point tant de façon, & je la marierois fort bien, & le plûtost que je pourrois, avec cette Personne qui vous la fit, dit-on, demander il y a quelque temps.

LUCRECE.

Et moy, je tiens que vostre Fille n'est point du tout propre pour le Mariage : Elle est d'une complexion trop délicate & trop peu saine; & c'est la vouloir envoyer bien-tost en l'autre Monde, que de l'exposer comme elle est, à faire des Enfans. Le

monde n'eſt point du tout ſon fait, & je vous conſeille de la mettre dans un Convent, où elle trouvera des divertiſſemens qui ſeront mieux de ſon humeur.

SGANARELLE.

Tous ces conſeils ſont admirables aſſeurément; mais je les trouve un peu intereſſez, & trouve que vous me conſeillez fort bien pour vous. Vous eſtes Orfévre, Monſieur Joſſe, & voſtre conſeil ſent ſon Homme qui a envie de ſe défaire de ſa marchandiſe. Vous vendez des Tapiſſeries, Monſieur Guillaume, & vous avez la mine d'avoir quelque Tenture qui vous incommode. Celuy que vous aimez, ma Voiſine, a dit-on, quelque inclination pour ma Fille; & vous ne ſeriez pas fâchée de la voir la Femme d'un autre. Et quant à vous, ma chere Niece, ce n'eſt pas mon deſſein, comme on ſçait, de marier ma Fille avec qui que ce ſoit, & j'ay mes raiſons pour cela. Mais le conſeil que vous me donnez de la faire Religieuſe, eſt d'une Femme qui pourroit bien ſouhaiter charitablement d'eſtre mon heritiere univerſelle. Ainſi Meſſieurs & Meſdames, quoy que tous vos conſeils ſoient les meilleurs du monde, vous trouverez bon, s'il vous plaiſt, que je n'en ſuive aucun. Voila de mes donneurs de conſeils à la mode.



SCENE II.

LUCINDE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

AH ! voila ma Fille qui prend l'air. Elle ne me voit pas. Elle ſoûpire. Elle leve les yeux au Ciel. Dieu vous gard. Bon jour, ma Mie. Hé bien, qu'eſt-ce ? comme vous en va ? Hé quoy ? toûjours triſte & melancolique comme cela, & tu ne veux pas me dire ce que tu as ? Allons donc, découvre-moy ton petit cœur : Là, ma pauvre Mie, dy, dy; dy tes petites penſées à ton petit Papa mignon. Courage, veux-tu que je te baiſe ? vien. J'enrage de la voir de cette humeur-là. Mais, dy-moy, me veux-tu faire mourir de déplaiſir, & ne puis-je ſçavoir d'où vient cette grande langueur ? Découvre-m'en la cauſe, & je te promets que je feray toutes choſes pour toy. Ouy, tu n'as qu'à me dire le ſujet de ta triſteſſe, je t'aſſure icy, & te fais ſerment, qu'il n'y a rien que je ne faſſe pour te ſatisfaire. C'eſt tout dire. Eſt-ce que tu es jalouſe de quelqu'une de tes Compagnes, que tu voyes plus brave que toy ? & ſeroit-il quelque étoffe nouvelle dont tu vouluſſes avoir un habit ? Non. Eſt-ce que ta Chambre ne te ſemble pas aſſez parée, & que tu ſouhaiterois quelque Cabinet de la Foire ſaint Laurent ? Ce n'eſt pas cela. Aurois-tu envie d'apprendre quelque choſe ; & veux-tu que je te donne un Maiſtre pour te montrer à joüer du Claveſſin ? Nenny. Aimerois-tu quelqu'un, & ſouhaiterois-tu d'eſtre mariée ?

Lucinde luy fait ſigne que c'eſt cela.

SCENE III.

LYSETTTE, SGANARELLE, LUCINDE.

LYSETTE.

HE' bien, Monſieur, vous venez d'entretenir voſtre Fille. Avez-voús ſceu la cauſe de ſa mélancolie ?

SGANARELLE.

Non, c'eſt une Coquine qui me fait enrager.

LYSETTE.

Monſieur ; laiſſez-moy faire. Je m'en vais la sonder un peu.

SGANARELLE.

Il n'eſt pas neceſſaire ; & puis qu'elle veut eſtre de cette humeur, je ſuis d'avis qu'on l'y laiſſe.

LYSETTE.

Laiſſez-moy faire, vous dis-je, peut-eſtre qu'elle ſe découvrira plus librement à moy qu'à vous Quoy, Madame, vous ne nous direz point ce que vous avez, & vous voulez affliger ainſi tout le monde ? Il me ſemble qu'on n'agit point comme vous faites ; & que ſi vous avez quelqne repugnance à vous expliquer à un Pere, vous n'en devez avoir aucune à me découvrir voſtre cœur. Dites-moy, ſouhaitez-vous quelque choſe de luy ? Il nous a dit plus d'une fois

qu'il n'épargneroit rien pour vous contenter: Eſt-ce qu'il ne vous donne pas toute la liberté que vous ſouhaiteriez ? & les Promenades & les Cadeaux ne tenteroient-ils point voſtre ame ? Heu. Avez-vous receu quelque déplaiſir de quelqu'un ? Heu. N'auriez-vous point quelque ſecrete inclination, avec qui vous ſouhaiteriez que voſtre Pere vous mariaſt ? Ah! je vous entens. Voila l'affaire. Que Diable, pourquoy tant de façons ? Monſieur, le myſtere eſt découvert ; Et ...

SGANARELLE *l'interrompant.*

Va, Fille ingrate, je ne te veux plus parler, & je te laiſſe dans ton obſtination.

LUCINDE.

Mon Pere, puis que vous voulez que je vous diſe la choſe ....

SGANARELLE.

Ouy, je perds toute l'amitié que j'avois pour toy.

LYSETTE.

Monſieur, ſa triſteſſe....

SGANARELLE.

C'eſt une Coquine qui me veut faire mourir.

LUCINDE.

Mon Pere, je veux-bien ...

SGANARELLE.

Ce n'eſt pas la recompenſe de t'avoir élevée comme j'ay fait.

LYSETTE.

Mais, Monſieur ....

SGANARELLE.

Non, je ſuis contr'elle dans une colere épouvantable.

LUCINDE.

Mais, mon Pere...

SGANARELLE.

Je n'ay plus aucune tendresse pour toy.

LYSETTE.

Mais...

SGANARELLE.

C'est une Friponne.

LUCINDE.

Mais...

SGANARELLE.

Une Ingrate.

LYSETTE.

Mais...

SGANARELLE.

Une Coquine, qui ne me veut pas dire ce qu'elle a.

LYSETTE.

C'est un Mary qu'elle veut.

SGANARELLE. *faisant semblant de ne pas entendre.*

Je l'abandonne.

LYSETTE.

Un Mary.

SGANARELLE.

Je la deteste.

LYSETTE.

Un Mary.

SGANARELLE.

Et la renonce pour ma Fille.

LISETTE.

Un Mary.

SGANARELLE.

Non, ne m'en parlez point.

LYSETTE.

Un Mary.

SGANARELLE.

Ne m'en parlez point

LYSETTE.

Un Mary.

SGANARELLE.

Ne m'en parlez point.

LYSETTE.

Un Mary, un Mary, un Mary.

SCENE IV.

LYSETTE, LUCINDE.

LYSETTE.

ON dit bien vray, Qu'il n'y a point de pires sourds, que ceux qui ne veulent pas entendre.

LUCINDE.

Hé bien, Lysette, j'avois tort de cacher mon déplaisir, & je n'avois qu'à parler, pour avoir tout ce que je souhaitois de mon Pere. Tu le vois.

LYSETTE.

Par ma foy, voila un vilain Homme; & je vous avouë que j'aurois un plaisir extrême à luy joüer quelque tour. Mais d'où vient donc, Madame, que jusqu'icy vous m'avez caché vostre mal?

LUCINDE.

Helas! dequoy m'auroit servi de te le découvrir plûtost? & n'aurois-je pas autant gagné à le tenir caché toute ma vie? Crois-tu que je n'aye pas bien préveu tout ce que tu vois maintenant?

que je ne ſceuſſe pas à fonds tous les ſentimens de mon Pere, & que le refus qu'il a fait porter à celuy qui m'a demandée par un Ami, n'ait pas étouffé dans mon ame toute ſorte d'eſpoir ?

LYSETTE.

Quoy, c'eſt cet Inconnu qui vous a fait demander, pour qui vous ...

LUCINDE.

Peut-eſtre n'eſt-il pas honneſte à une Fille de s'expliquer ſi librement : mais enfin, je t'avouë que s'il m'eſtoit permis de vouloir quelque choſe, ce ſeroit luy que je voudrois. Nous n'avons eu enſemble aucune converſation, & ſa bouche ne m'a point declaré la paſſion qu'il a pour moy : mais dans tous les lieux où il m'a pû voir, ſes regards & ſes actions m'ont toûjours parlé ſi tendrement, & la demande qu'il a fait faire de moy, m'a paru d'un ſi honneſte homme, que mon cœur n'a pû s'empeſcher d'eſtre ſenſible à ſes ardeurs ; & cependant tu vois où la dureté de mon Pere reduit toute cette tendreſſe.

LYSETTE.

Allez, laiſſez-moy faire ; quelque ſujet que j'aye de me plaindre de vous du ſecret que vous m'avez fait, je ne veux pas laiſſer de ſervir voſtre amour ; & pourveu que vous ayez aſſez de reſolution ...

LUCINDE.

Mais que veux tu que je faſſe contre l'authorité d'un Pere ? & s'il eſt inexorable à mes vœux ...

LYSETTE.

Allez, allez, il ne faut pas ſe laiſſer mener comme un Oyſon ; & pourveu que l'honneur n'y ſoit pas offenſé, on ſe peut liberer un peu de la tyrannie d'un Pere. Que pretend-il que vous faſſiez ? N'eſtes-vous pas en âge d'eſtre mariée ? & croit-il

que vous ſoyez de marbre. Allez, encore un coup, je veux ſervir voſtre paſſion, je prends dés à preſent ſur moy tout le ſoin de ſes intereſts, & vous verrez que je ſçay des détours ... Mais je vois voſtre Pere, rentrons & me laiſſez agir.

SCENE V.

SGANARELLE.

IL eſt bon quelquefois de ne point faire ſemblant d'entendre les choſes qu'on n'entend que trop bien ; & j'ay fait ſagement, de parer la déclaration d'un deſir que je ne ſuis pas réſolu de contenter. A-t-on jamais rien veu de plus tyrannique que cette couſtume où l'on veut aſſujettir les Peres? Rien de plus impertinent, & de plus ridicule, que d'amaſſer du bien avec de grands travaux, & élever une Fille avec beaucoup de ſoin & de tendreſſe, pour ſe dépoüiller de l'un & de l'autre entre les mains d'un Homme qui ne nous touche de rien? Non, non, je me mocque de cet uſage, & je veux garder mon bien & ma Fille pour moy.



SCENE VI.

LYSETTE, SGANARELLE.

LYSETTE *faisant semblant de ne pas voir Sganarelle.*

AH! malheur! ah disgrace! ah pauvre Seigneur Sganarelle, où pourray-je te rencontrer?

SGANARELLE.

Que dit-elle-là?

LYSETTE.

Ah! miserable Pere, que feras-tu, quand tu sçauras cette nouvelle?

SGANARELLE.

Que sera-ce?

LYSETTE.

Ma pauvre Maistresse!

SGANARELLE.

Je suis perdu.

LYSETTE.

Ah!

SGANARELLE.

Lysette.

LYSETTE.

Quelle infortune!

SGANARELLE.

Lysette.

LYSETTE.

Quel accident!

SGANARELLE.

Lysette.

LYSETTE.

Quelle fatalité !

SGANARELLE.

Lysette.

LYSETTE.

Ah ! Monsieur.

SGANARELLE.

Qu'est-ce ?

LYSETTE.

Monsieur.

SGANARELLE.

Qu'y a-t-il ?

LYSETTE.

Vostre Fille . . .

SGANARELLE.

Ah ! ah.

LYSETTE.

Monsieur, ne pleurez donc point comme cela ? car vous me feriez rire.

SGANARELLE.

Dy-donc viste.

LYSETTE.

Vostre Fille toute saisie des paroles que vous luy avez dites, & de la colere effroyable où elle vous a veu contr'elle, est montée viste dans sa Chambre, & pleine de desespoir, a ouvert la fenestre qui regarde sur la Riviere.

SGANARELLE.

Hé bien ?

LYSETTE.

Alors, levant les yeux au Ciel: Non, a-t-elle dit ; il m'est impossible de vivre avec le courroux de mon Pere ; & puis qu'il me renonce pour sa Fille, je veux mourir.

SGANARELLE.

Elle s'est jettée ?

LYSETTE.

Non, Monsieur, elle a fermé tout doucement la fenestre, & s'est allée mettre sur le lit. Là, elle s'est prise à pleurer amerement ; & tout d'un coup son visage a pâly, ses yeux se sont tournez, le cœur luy a manqué, & elle est demeurée entre mes bras.

SGANARELLE.

Ah ! ma Fille, elle est morte ?

LYSETTE.

Non, Monsieur, à force de la tourmenter, je l'ay fait revenir : mais cela luy reprend de moment en moment, & je croy qu'elle ne passera pas la journée.

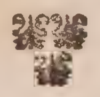
SGANARELLE.

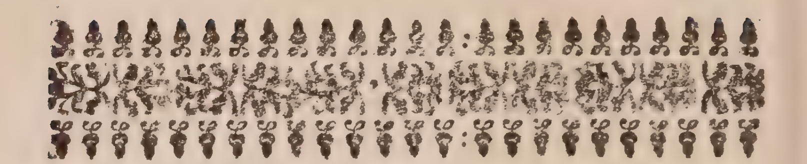
Champagne, Champagne, Champagne, viste, qu'on m'aille querir des Medecins, & en quantité on n'en peut trop avoir dans une pareille avanture. Ah ! ma Fille : ma pauvre Fille !

Fin du premier Acte.

I. ENTRE-ACTE.

Champagne en dansant frappe aux portes de quatre Medecins, qui dansent & entrent avec ceremonie, chez le Pere de la Malade.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, LYSETTE.

LYSETTE.



QUE voulez-vous donc faire, Monsieur, de quatre Medecins ? N'est-ce pas assez d'un pour tuër une Personne ?

SGANARELLE.

Taisez-vous. Quatre conseils valent mieux qu'un.

LYSETTE.

Est-ce que vostre Fille ne peut pas bien mourir, sans le secours de ces Messieurs-là ?

SGANARELLE.

Est-ce que les Medecins font mourir ?

LYSETTE.

Sans doute ; & j'ay connu un Homme qui prouvoit par bonnes raisons, qu'il ne faut jamais dire, une telle Personne est morte d'une Fiévre & d'une Fluxion sur la poitrine, mais elle est morte de quatre Medecins, & de deux Apoticaires.

SGANARELLE.

Chut, n'offensez pas ces Messieurs-là.

LYSETTE.

Ma foy, Monſieur, noſtre Chat eſt rechappé depuis peu, d'un ſaut qu'il fit du haut de la Maiſon dans la Ruë, & il fut trois jours ſans manger, & ſans pouvoir remuër ny pied ny patte: mais il eſt bien heureux, de ce qu'il n'y a point de Chats Medecins; car ſes affaires eſtoient faites, & ils n'auroient pas manqué de le purger, & de le ſaigner.

SGANARELLE.

Voulez-vous vous taire, vous dis-je? mais voyez quelle impertinence! Les voicy.

LYSETTE.

Prenez garde, vous allez eſtre bien édifié; ils vous diront en Latin que voſtre Fille eſt malade.

SCENE II.

MESSIEURS TOME'S, DES FONANDRE'S MACROTON, ET BAHIS, *Medecins*, SGANARELLE, LYSETTE.

SGANARELLE.

HE' bien, Meſſieurs?

M. TOME'S.

Nous avons veu ſuffiſamment la Malade, & ſans doute qu'il y a beaucoup d'impuretez en elle.

SGANARELLE.

Ma Fille eſt impure?

M. TOME'S.

Je veux dire qu'il y a beaucoup d'impureté

dans ſon corps, quantité d'humeurs corrompuës.

SGANARELLE.

Ah! je vous entens.

M. TOME'S.

Mais.... nous allons conſulter enſemble.

SGANARELLE.

Allons, faites donner des ſieges.

LYSETTE.

Ah! Monſieur, vous en eſtes?

SGANARELLE.

Dequoy donc connoiſſez-vous Monſieur?

LYSETTE.

De l'avoir veu l'autre jour chez la bonne amie de Madame voſtre niece.

M. TOME'S.

Comment ſe porte ſon Cocher?

LYSETTE.

Fort bien, il eſt mort.

M. TOME'S.

Mort.

LYSETTE.

Ouy.

M. TOME'S.

Cela ne ſe peut.

LYSETTE.

Je ne ſçay pas ſi cela ſe peut; mais je ſçay bien que cela eſt.

M. TOME'S.

Il ne peut pas eſtre mort, vous dis-je.

LYSETTE.

Et moy je vous dis qu'il eſt mort & enterré.

M. TOME'S.

Vous vous trompez.

LYSETTE.

J'ay veu.

M. TOME'S.

Cela est impossible. Hipocrate dit, que ces sortes de Maladies ne se terminent qu'au quatorze, ou au vingt-un, & il n'y a que six jours qu'il est tombé malade.

LYSETTE.

Hipocrate dira ce qu'il luy plaira; mais le Cocher est mort.

SGANARELLE.

Paix, Discoureuse, allons, sortons d'icy. Messieurs, je vous supplie de consulter de la bonne maniere. Quoy que ce ne soit pas la coûtume de payer auparavant, toutesfois de peur que je ne l'oublie, & afin que ce soit une affaire faite, voicy....

Il les paye, & chacun en recevant l'argent, fait un geste different.

SCENE III.

MESSIEURS DES FONANDRE'S, TOME'S, MACROTON, & BAHYS.

Ils s'asseyent & toussent.

M. DES FONANDRE'S.

PAris est estrangement grand, & il faut faire de longs trajets, quand la Pratique donne un peu.

M. TOME'S.

Il faut avoüer que j'ay une Mule admira-

ble pour cela, & qu'on a peine à croire le chemin que je luy fais faire tous les jours.

M. DES FONANDRE'S.

J'ay un Cheval merveilleux, & c'eſt un animal infatigable.

M. TOME'S.

Sçavez-vous le Chemin que ma Mule a fait aujourd'huy? J'ay eſté premierement tout contre l'Arſenal, de l'Arſenal au bout du Faux-bourg ſaint Germain, du Faux-bourg ſaint Germain au fond du Marais, du fond du Marais à la Porte ſaint Honoré, de la Porte ſaint Honoré aux Fauxbourg ſaint Jacques, du Fauxbourg ſaint Jacques à la Porte de Richelieu, de la Porte de Richelieu icy, & d'icy je dois aller encore à la Place Royale.

M. DES FONANDRE'S.

Mon Cheval a fait tout cela aujourd'huy, & de plus j'ay eſté à Ruel voir un Malade.

M. TOME'S.

Mais à propos, quel party prenez-vous dans la Querelle des deux Medecins, Theophraſte & Artemius? car c'eſt une affaire qui partage tout noſtre Corps.

M. DES FONANDRE'S.

Moy, je ſuis pour Artemius.

M. TOME'S.

Et moy auſſi: Ce n'eſt pas que ſon avis, comme on a veu, n'aït tué le Malade, & que celuy de Theophraſte ne fût beaucoup meilleur aſſurément: mais enfin, il a tort dans les circonſtances, & il ne devoit pas eſtre d'un autre avis que ſon Ancien. Qu'en dites vous?

M. DES FONANDRE'S.

Sans doute. Il faut toûjours garder les formalitez, quoy qu'il puiſſe arriver.

M. TOME'S.

M. TOMES.

Pour moy j'y ſuis ſevere en Diable, à moins que ce ſoit entre Amis : & l'on nous aſſembla un jour trois de nous autres, avec un Medecin de dehors, pour une Conſultation, où j'arreſtay toute l'affaire, & ne voulus point endurer qu'on opinaſt, ſi les choſes n'alloient dans l'ordre. Les Gens de la Maiſon faiſoient ce qu'ils pouvoient, & la maladie preſſoit : mais je n'en voulus point démordre, & la Malade mourut bravement pendant cette conteſtation.

M. DES FONANDRES.

C'eſt fort bien fait d'apprendre aux Gens à vivre, & de leur montrer leur bec-jaune.

M. TOMES.

Un Homme mort, n'eſt qu'un Homme mort & ne fait point de conſequence : mais une formalité negligée porte un notable prejudice à tout le Corps des Medecins.



SCENE IV.

SGANARELLE, M. TOME'S, DES FONANDRE'S, MACROTON, & BAHYS.

SGANARELLE.

MEſſieurs, l'oppreſſion de ma Fille augmente; je vous prie de me dire viſte ce que vous avez reſolu.

M. TOME'S.

Allons, Monſieur.

M. DES FONANDRE'S.

Non, Monſieur, parlez, s'il vous plaiſt.

M. TOME'S.

Vous vous mocquez.

M. DES FONANDRE'S.

Je ne parleray pas le premier.

M. TOME'S.

Monſieur.

M. DES FONANDRE'S.

Monſieur.

SGANARELLE.

Hé, de grace, Meſſieurs, laiſſez toutes ces Ceremonies, & ſongez que les choſes preſſent.

M. TOME'S.

Ils parlent tous quatre enſemble.

La Maladie de voſtre Fille.

M. DES FONANDRE'S.

L'avis de tous ces Meſſieurs tous enſemble.

M. MACROTON.

Aprés avoir bien conſulté.

M. BAHYS.

Pour raiſonner.

SGANARELLE.

Hé ! Meſſieurs, parlez l'un aprés l'autre, de grace.

M. TOME'S.

Monſieur, nous avons raiſonné ſur la maladie de voſtre Fille ; & mon avis, à moy, eſt que cela procede d'une grande chaleur de ſang : ainſi je conclus à la ſaigner le plûtoſt que vous pourrez.

M. DES FONANDRE'S.

Et moy, je dis que ſa maladie eſt une pourriture d'humeurs, cauſée par une trop grande repletion : ainſi je conclus à luy donner de l'Hemetique.

M. TOME'S.

Je ſoûtiens que l'Hemetique la tuëra.

M. DES FONANDRES.

Et moy, que la ſaignée la fera mourir.

M. TOME'S.

C'eſt bien à vous de faire l'habile homme !

M. DES FONANDRE'S.

Ouy, c'eſt à moy ; & je vous preſteray le collet en tout genre d'érudition.

M. TOME'S.

Souvenez-vous de l'Homme que vous fiſtes crever ces jours paſſez.

M. DES FONANDRE'S.

Souvenez-vous de la Dame que vous avez envoyée en l'autre monde, il y a trois jours.

M. TOME'S.

Je vous ay dit mon avis.

M. DES FONANDRE'S.

Je vous ay dit ma penſée.

M. TOMES.

Si vous ne faites ſaigner tout-à-l'heure voſtre Fille, c'eſt une Perſonne morte. *Il ſort.*

M. DES FONANDRE'S.

Si vous la faites ſaigner, elle ne ſera pas en vie dans un quart-d'heure. *Il ſort.*

SCENE V.

SGANARELLE, MESSIEURS MACROTON, & BAHYS, *Medecins.*

SGANARELLE.

A Qui croire des deux, & quelle reſolution prendre ſur des avis ſi oppoſez ? Meſſieurs, je vous conjure de déterminer mon eſprit, & de me dire ſans paſſion, ce que vous croyez le plus propre à ſoulager ma Fille.

M. MACROTON.

Il parle en allongeant ſes mots.

Mon-ſi-eur. dans ces. ma-ti-e-res. là, il faut. pro-ce-der. a-vec-que. cir-conſ-pec-tion. &. ne. ri-en fai-re. com-me. on. dit. à. la. volé-e. dau-tant. que. les. fau-tes qu'-on. y. peut. fai-re ſont. ſe-lon. noſ-tre Maiſ-tre. Hi-po-cra-te. d'une. dan-ge-reuſe. con-ſe-quen-ce.

M. BAHYS.

Celuy-cy parle toûjours en bredouillant.

Il eſt vray. Il faut bien prendre garde à ce qu'on fait ; car ce ne ſont pas icy des Jeux d'Enfant ; & quand on a failly, il n'eſt pas aiſé de réparer le manquement, & de rétablir ce qu'on a gaſté. *Experimentum periculoſum.* C'eſt pourquoy il s'agit de

raisonner auparavant comme il faut, de peser meurement les choses, de regarder le temperament des Gens, d'examiner les causes de la Maladie, & de voir les Remedes qu'on y doit apporter.

SGANARELLE.

L'un va en Tortuë; & l'autre court la poste.

M. MACROTON.

Or. Mon-si-eur. pour. ve-nir. au. fait. je. trouve. que. vos-tre. Fil-le. a. une. ma-la-di-e. chroni-que &. qu'el-le. peut. pe-ri-cli-ter. si. on. ne. luy. don-ne. du se-cours. dau tant que. les. simptô-mes qu'el-le. a. sont. in-di-catifs, d'u-ne vapeur. fu-li-gi-neu-se. & mor-di-can-te. qui. luy. pico-te. les. mem-bra-nes. du cer-ve-au. Or. cet-te. va-peur. que. nous. nom-mons. en Grec. *At-mos.* est. cau-sé-e. par. des. hu-meurs. pu-tri-des. te-naces. & con-glu ti-neu-ses. qui. sont. con-te-nuës. dans. le. bas. ven-tre.

M. BAHYS.

Et comme ces humeurs ont esté-là engendrées, par une longue succession de temps; elles s'y sont recuites, & ont acquis cette malignité, qui fume vers la region du cerveau.

M. MACROTON.

Si. bi-en. donc que. pour. ti-rer. des-ta-cher. arra-cher. ex-pul-ser. é-va-cu-ër. les-di-tes hu-meurs. il. fau-dra. u-ne. pur-ga-tion. vi gou-reu-se Mais. au. pré-a la-ble. je. trou-ve. à pro-pos &. il. n'y. a. pas. d'in-con-ve-ni-ent, d'u-ser. de pe-tits re-medes. a-no-dins. c'est. à di-re. de. pe-tits la-ve-mens. re-mol-li-ans. &. déter-sifs. de ju-lets. & de. si rops. ra-frais-chis-sans. qu'on. mes-le ra. dans. sa pti-sane.

M. BAHYS.

Aprés nous viendrons à la purgation, & à la saignée, que nous reïtererons, s'il en est besoin.

M. MACROTON.

Ce. n'eſt. pas. qu'a-vec. tout. ce-la. voſ-tre Fil-le, ne. puiſ-ſe. mou-rir. mais. au moins. vous au-rez. fait. quel-que. cho-ſe. &. vous. au-rez. la. con-ſo-la-ti-on. qu'el-le. ſe-ra. mor-te. dans. les. for-mes.

M. BAHYS.

Il vaut mieux mourir ſelon les régles, que de réchapper contre les régles.

M. MACROTON.

Nous. vous. di-ſons. ſin-ce-re-ment. noſ-tre. pen-ſé-e.

M. BAHYS.

Et vous avons parlé, comme nous parlerions à noſtre propre Frere.

SGANARELLE.

A Monſieur Macroton.

Je. vous. rends. tres-hum-bles. gra-ces.

A Monſieur Bahys.

Et vous ſuis infiniment obligé de la peine que vous avez priſe.



SCENE VI.

SGANARELLE.

ME voila justement un peu plus incertain que je n'estois auparavant. Morbleu, il me vient une fantaisie. Il faut que j'aille acheter de l'Orvietan, & que je luy en fasse prendre : L'Orvietan est un Remede dont beaucoup de Gens se sont bien trouvez.



SCENE VII.

L'OPERATEUR, SGANARELLE.

SGANARELLE.

HOla, Monsieur, je vous prie de me donner une Boëte de vostre Orvietan, que je m'en vais vous payer.

L'OPERATEUR *chantant.*

L'Or de tous les Climats qu'entoure l'Ocean,
Peut-il jamais payer ce Secret d'importance?
Mon remede guerit par sa rare excellence,
Plus de Maux qu'on n'en peut nombrer dans tout un an.

La Gale.
La Rogne,
La Tigne,
La Fiévre,

La Peste,
La Goutte,
Verole,
Descente;
Rougeole,
O grande puissance de l'Orvietan!

SGANARELLE.

Monsieur, je croy que tout l'or du monde n'est pas capable de payer vostre remede : mais pourtant voicy une Piece de trente sols que vous prendrez, s'il vous plaist.

L'OPERATEUR *Chantant.*

Admirez mes bontez, & le peu qu'on vous vend
Ce Tresor merveilleux, que ma main vous dispense;
Vous pouvez avec luy braver en asseurance,
Tous les maux que sur nous l'Ire du Ciel répand.
La Gale,
La Rogne,
La Tigne,
La Fiévre,
La Peste,
La Goutte,
Verole,
Descente,
Rougeole,
O grande puissance de l'Orvietan!

Fin du second Acte.

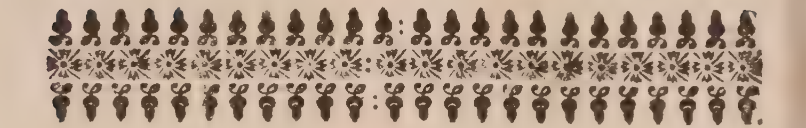




II. ENTRE-ACTE.

Plusieurs Trivelins, & plusieurs Scaramouches, Valets de l'Operateur, se réjouïssent en dansant.





ACTE III.

SCENE I.

MESSIEURS FILLERIN, TOME'S, & DES FONANDRE'S.

M. FILLERIN.



N'Avez-vous point de honte, Messieurs, de montrer ſi peu de prudence pour des Gens de voſtre âge, & de vous eſtre querellez comme de jeunes étourdis ? Ne voyez-vous pas bien quel tort ces ſortes de Querelles nous font parmi le Monde ? & n'eſt-ce pas aſſez que les Sçavans voyent les contrarietez & les diſſentions qui ſont entre nos Auteurs, & nos anciens Maiſtres, ſans découvrir encore au Peuple par nos Débats & nos Querelles, la forfanterie de noſtre Art ? Pour moy je ne comprens rien du tout à cette méchante Politique de quelques-uns de nos Gens ; & il faut confeſſer que toutes ces conteſtations nous ont décrié depuis peu d'une étrange maniere, & que ſi nous n'y prenons garde, nous allons nous ruïner nous-meſmes. Je n'en parle pas pour mon intereſt : car, Dieu mercy, j'ay déja étably mes petites affaires : Qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il grêle, ceux

qui sont morts, sont morts ; & j'ay dequoy me passer des vivans : mais enfin, toutes ces disputes ne valent rien pour la Medecine. Puis que le Ciel nous fait la grace, que depuis tant de Siecles, on demeure infatué de nous, ne desabusons point les Hommes avec nos cabales extravagantes, & profitons de leurs sottises le plus doucement que nous pourrons. Nous ne sommes pas les seuls, comme vous sçavez, qui tâchons à nous prévaloir de la foiblesse humaine : C'est-là que va l'étude de la pluspart du Monde, & chacun s'efforce de prendre les hommes par leur foible, pour en tirer quelque profit. Les Flateurs, par exemple, cherchent à profiter de l'amour que les Hommes ont pour les louanges, en leur donnant tout le vain encens qu'ils souhaitent ; & c'est un Art où l'on fait, comme on void, des fortunes considerables. Les Alchimistes tâchent à profiter de la passion que l'on a pour les Richesses, en promettant des Montagnes d'or à ceux qui les écoutent ; & les Diseurs d'Horoscopes, par leurs Predictions trompeuses, profitent de la vanité & de l'ambition des credules Esprits : mais le plus grand foible des Hommes, c'est l'amour qu'ils ont pour la vie, & nous en profitons nous autres par nostre pompeux galimathias, & sçavons prendre nos avantages de cette veneration, que la peur de mourir leur donne pour nostre mestier. Conservons-nous donc dans le degré d'estime où leur foiblesse nous a mis, & soyons de concert auprés des Malades, pour nous attribuer les heureux succez de la maladie, & rejetter sur la Nature toutes les beveuës de nostre Art. N'allons point, dis-je, détruire sottement les heureuses préventions d'une erreur qui donne du pain à tant de Personnes, & de l'argent de ceux que nous mettons en terre, nous fait élever de tous costez de si beaux heritages.

M. TOME'S.

Vous avez raison en tout ce que vous dites : mais ce sont chaleurs de sang, dont par fois on n'est pas le maistre.

M. FILLERIN.

Allons, donc, Messieurs, mettez-bas toute rancune, & faisons icy vostre accommodement.

M DES FONANDRE'S.

J'y consens. Qu'il me passe mon Hemetique pour la Malade dont il s'agit, & je luy passeray tout ce qu'il voudra pour le premier Malade dont il sera question.

M. FILLERIN.

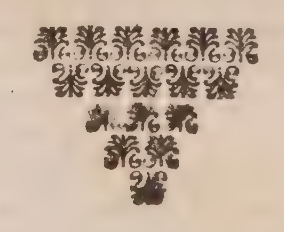
On ne peut pas mieux dire : Et voila se mettre à la raison.

M. DES FONANDRE'S.

Cela est fait.

M. FILLERIN.

Touchez donc-là. Adieu. Une autre fois montrez plus de prudence.



SCENE II.

M. TOMES DES FONANDRE'S, LYSETTE.

LYSETTE.

QUoy, Messieurs, vous voila, & vous ne songez pas à reparer le tort qu'on vient de faire à la Medecine ?

M. TOME'S.

Comment, qu'est-ce ?

LYSETTE.

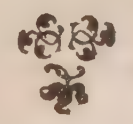
Un insolent, qui a eu l'effronterie d'entreprendre sur vostre Mestier ; & qui sans vostre Ordonnance, vient de tuër un Homme d'un grand coup d'épée au travers du corps.

M. TOME'S.

Ecoutez, vous faites la Railleuse, mais vous passerez par nos mains quelque jour.

LYSETTE.

Je vous permets de me tuër, lors que j'auray recours à vous.



SCENE III.

LYSETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

HE' bien, Lysette, que dis-tu de mon Equipage, crois-tu qu'avec cet Habit, je puisse dupper le bon Homme ? me trouve-tu bien ainsi ?

LYSETTE.

Le mieux du monde, & je vous attendois avec impatience. Enfin le Ciel m'a faite d'un naturel le plus humain du monde, & je ne puis voir deux Amans soûpirer l'un pour l'autre, qu'il ne me prenne une tendresse charitable, & un desir ardent de soulager les maux qu'ils souffrent. Je veux à quelque prix que ce soit, tirer Lucinde de la tyrannie où elle est, & la mettre en vostre pouvoir. Vous m'avez plû d'abord, je me connois en Gens, & elle ne peut pas mieux choisir. L'Amour risque des choses extraordinaires, & nous avons concerté ensemble une maniere de stratagême, qui pourra peut-estre nous réussir. Toutes nos mesures sont déja prises ; l'Homme à qui nous avons affaire n'est pas des plus fins de ce monde ; & si cette avanture nous manque, nous trouverons mille autres voyes, pour arriver à nostre but. Attendez-moy-là seulement, je reviens vous querir.

SCENE IV.

SGANARELLE, LYSETTE.

LYSETTE.

MOnsieur, allegresse! allegresse!

SGANARELLE.

Qu'est-ce?

LYSETTE.

Réjouïssez-vous.

SGANARELLE.

De quoy?

LYSETTE.

Réjouïssez-vous, vous dis-je.

SGANARELLE.

Dy-moy donc ce que c'est, & puis je me réjouïray, peut-estre.

LYSETTE.

Non. Je veux que vous vous réjouïssiez auparavant; que vous chantiez, que vous dansiez.

SGANARELLE.

Sur quoy?

LYSETTE.

Sur ma parole.

SGANARELLE.

Allons donc, la lera la la, la lera la. Que Diable?

LYSETTE.

Monsieur, vostre Fille est guerie.

SGANARELLE.

Ma Fille est guerie!

LYSETTE.

Ouy. Je vous amene un Medecin ; mais un Medecin d'importance, qui fait des Cures merveilleuſes, & qui ſe mocque des autres Medecins.

SGANARELLE.

Où eſt-il ?

LYESTTE.

Je vais le faire entrer.

SGANARELLE.

Il faut voir ſi celuy-cy fera plus que les autres.

SCENE V.

CLITANDRE *en habit de Medecin*, SGANARELLE, LYSETTE.

LYSETTE.

Le voicy.

SGANARELLE.

Voila un Medecin qui a la barbe bien jeune.

LYSETTE.

La Science ne ſe meſure pas à la barbe ; & ce n'eſt pas par le menton qu'il eſt habile.

SGANARELLE.

Monſieur, on m'a dit que vous aviez des Remedes admirables pour faire aller à la ſelle.

CLITANDRE.

Monſieur, mes Remedes ſont differens de ceux des

des autres : Ils ont l'Hemetique, les Saignées, les Medecines, & les Lavemens : mais moy je gueris par des Paroles, par des Sons, par des Lettres, par des Talismans, & par des Anneaux constellez.

LYSETTE.

Que vous ay-je dit ?

SGANARELLE.

Voila un grand Homme !

LYSETTE.

Monsieur, comme vostre Fille est-là toute habillée dans une Chaise, je vais la faire passer icy.

SGANARELLE.

Ouy, fay.

CLITANDRE.

Tastant le poux à Sganarelle.

Vostre Fille est bien malade.

SGANARELLE.

Vous connoissez cela icy ?

CLITANDRE.

Ouy, par la simpathie qu'il y a entre le Pere & la Fille.

SCENE VI.

LUCINDE, LYSETTE, SGANARELLE, CLITANDRE.

LYSETTE.

Tenez, Monsieur, voila une Chaise auprés d'elle. Allons, laissez-les-là tous deux.

SGANARELLE.

Pourquoy ? je veux demeurer-là.

LYSETTE.

Vous mocquez-vous ? Il faut s'éloigner ; un Medecin a cent choses à demander, qu'il n'est pas honneste qu'un Homme entende.

CLITANDRE.
Parlant à Lucinde à part.

Ah ! Madame que le ravissement où je me trouve est grand ! & que je sçay peu par où vous commencer mon discours ! Tant que je ne vous ay parlé que des yeux, j'avois, ce me semble, cent choses à vous dire ; & maintenant que j'ay la liberté de vous parler de la façon que je souhaittois, je demeure interdit ; & la grande joïe où je suis, étouffe toutes mes paroles.

LUCINDE.

Je puis vous dire la mesme chose, & je sens, comme vous, des mouvemens de joïe qui m'empeschent de pouvoir parler.

CLITANDRE.

Ah ! Madame, que je serois heureux, s'il estoit vray que vous sentissiez tout ce que je sens, & qu'il me fust permis de juger de vostre ame par la mienne ! Mais, Madame, puis-je au moins croire que ce soit à vous à qui je doive la pensée de cet heureux stratagême, qui me fait jouïr de vostre presence ?

LUCINDE.

Si vous ne m'en devez pas la pensée, vous m'estes redevable au moins d'en avoir approuvé la proposition avec beaucoup de joïe.

SGANARELLE *à Lysette.*

Il me semble qu'il luy parle de bien prés.

LYSETTE, *à Sganarelle.*

C'eſt qu'il obſerve ſa phiſionomie, & tous les traits de ſon viſage.

CLITANDRE, *à Lucinde.*

Serez-vous conſtante, Madame, dans ces bontez que vous me témoignez?

LUCINDE.

Mais vous, ſerez-vous ferme dans les reſolutions que vous avez montrées?

CLITANDRE.

Ah! Madame, juſqu'à la mort. Je n'ay point de plus forte envie que d'eſtre à vous, & je vais le faire paroiſtre dans ce que vous m'allez voir faire.

SGANARELLE.

Hé bien, noſtre Malade, elle me ſemble un peu plus gaye.

CLITANDRE.

C'eſt que j'ay déja fait agir ſur elle un de ces Remedes que mon Art m'enſeigne. Comme l'Eſprit a grand empire ſur le Corps, & que c'eſt de luy bien ſouvent que procedent les Maladies, ma coûtume eſt de courir à guerir les Eſprits avant que de venir au corps. J'ay donc obſervé ſes regards, les traits de ſon viſage, & les lignes de ſes deux mains; & par la Science que le Ciel m'a donnée, j'ay reconnu que c'eſtoit de l'eſprit qu'elle eſtoit malade, & que tout ſon mal ne venoit que d'une imagination dereglée, d'un deſir dépravé de vouloir eſtre mariée. Pour moy, je ne voy rien de plus extravagant & de plus ridicule, que cette envie qu'on a du Mariage.

SGANARELLE.

Voila un habile Homme!

CLITANDRE.

Et j'ay eu & auray pour luy, toute ma vie, une averſion effroyable.

SGANARELLE.

Voila un grand Medecin !

CLITANDRE.

Mais, comme il faut flater l'imagination des Malades, & que j'ay veu en elle de l'alienation d'eſprit, & meſme qu'il y avoit du peril à ne luy pas donner un prompt ſecours, je l'ay priſe par ſon foible, & luy ay dit que j'eſtois venu icy pour vous la demander en Mariage : ſoudain ſon viſage a changé, ſon teint s'eſt éclaircy, ſes yeux ſe ſont animez, & ſi vous voulez pour quelques jours l'entretenir dans cette erreur, vous verrez que nous la tirerons d'où elle eſt.

SGANARELLE.

Ouy-da, je le veux bien

CLITANDRE.

Aprés nous ferons agir d'autres Remedes pour la guerir entierement de cette fantaiſie.

SGANARELLE.

Ouy, cela eſt le mieux du monde Hé bien, ma Fille, voila Monſieur qui a envie de t'épouſer, & je luy ay dit que je le voulois bien.

LUCINDE.

Helas ! eſt-il poſſible ?

SGANARELLE.

Ouy.

LUCINDE.

Mais, tout de bon ?

SGANARELLE.

Ouy, ouy.

LUCINDE.

Quoy, vous eſtes dans les ſentimens d'eſtre mon Mary ?

CLITANDRE.

Ouy, Madame.

LUCINDE.

Et mon Pere y consent ?

SGANARELLE.

Ouy, ma Fille.

LUCINDE.

Ah ! que je suis heureuse, si cela est veritable !

CLITANDRE.

N'en doutez point, Madame, ce n'est pas d'aujourd'huy que je vous aime, & que je brûle de me voir vostre Mary ; je ne suis venu icy que pour cela : & si vous voulez que je vous dise nettement les choses comme elles sont, cet Habit n'est qu'un pur pretexte inventé, & je n'ay fait le Medecin, que pour m'approcher de vous, & obtenir plus facilement ce que je souhaite.

LUCINDE.

C'est me donner des marques d'un amour bien tendre, & j'y suis sensible autant que je puis.

SGANARELLE.

Oh, la folle ! oh la folle ! oh la folle !

LUCINDE.

Vous voulez donc bien, mon Pere, me donner Monsieur pour Epoux ?

SGANARELLE.

Ouy, ça, donne-moy ta main. Donnez-moy un peu aussi la vostre, pour voir.

CLITANDRE.

Mais, Monsieur...

SGANARELLE *s'étouffant de rire.*

Non, non, c'est pour... pour luy contenter l'esprit. Touchez-là Voila qui est fait.

CLITANDRE.

Acceptez pour gage de ma foy cet Anneau que

je vous donne : C'eſt un Anneau conſtellé, qui guerit les égaremens d'eſprit.

LUCINDE.

Faiſons donc le Contract, afin que rien n'y manque.

CLITANDRE.

Helas ! je le veux bien, Madame. *A Sganarelle.* Je vais faire monter l'Homme qui écrit mes Remedes ; & luy faire croire que c'eſt un Notaire.

SGANARELLE.

Fort bien.

CLITANDRE.

Hola, faites monter le Notaire que j'ay amené avec moy.

LUCINDE.

Quoy, vous aviez amené un Notaire ?

CLITANDRE.

Ouy, Madame.

LUCINDE.

J'en ſuis ravie.

SGANARELLE.

Oh la folle ! oh la folle !



SCENE VII.

LE NOTAIRE, CLITANDRE, SGANARELLE, LUCINDE, LYSETTE.

Clitandre parle au Notaire à l'oreille.

SGANARELLE.

OUy, Monsieur, il faut faire un Contract pour ces deux Personnes-là. Ecrivez. *Le Notaire écrit.* (Voila le Contract qu'on fait) Je luy donne vingt mille écus en Mariage. Ecrivez.

LUCINDE.

Je vous suis bien obligé, mon Pere.

LE NOTAIRE.

Voila qui est fait, vous n'avez qu'à venir signer.

SGANARELLE.

Voila un Contract bien-tost basti.

CLITANDRE.

Mais au moins, Monsieur...

SGANARELLE.

Hé, non, vous dis-je. Sçait-on pas bien ? Allons, donnez-luy la Plume pour signer. Allons, signe, signe, signe. Va, va, je signeray tantost moy.

LUCINDE.

Non, non, je veux avoir le Contract entre mes mains.

SGANARELLE.

Hé bien, tien. Es-tu contente ?

LUCINDE.

Plus qu'on ne peut s'imaginer.

SGANARELLE.

Voila qui eſt bien. Voila qui eſt bien.

CLITANDRE.

Au reſte, je n'ay pas eu ſeulement la precaution d'amener un Notaire, j'ay eu celle encore de faire venir des Voix, des Inſtrumens & des Danſeurs pour celebrer la Feſte, & pour nous réjouïr. Qu'on les faſſe venir. Ce ſont des Gens que je mene avec moy, & dont je me ſers tous les jours pour pacifier avec leur harmonie & leurs danſes les troubles de l'Eſprit.

SCENE DERNIERE.

LA COMEDIE, LE BALLET, ET LA MUSIQUE.

Tous Trois enſemble.

Sans nous tous les Hommes,
Deviendroient mal ſains;
Et c'eſt nous qui ſommes
Leurs grands Medecins.

LA COMEDIE.

Veut-on qu'on rabatte
Par des moyens doux
Les vapeurs de rate
Qui vous menent tous?
Qu'on laiſſe Hipocrate,
Et qu'on vienne à nous?

Tous

Tous trois ensemble.

Sans nous. . . .

Durant qu'ils chantent, & que les Jeux, les Ris, & les Plaisirs dansent, Clitandre emmene Lucinde.

SGANARELLE.

Voila une plaisante façon de guerir! Où est donc ma Fille & le Medecin?

LYSETTE.

Ils sont allez achever le reste du Mariage.

SGANARELLE.

Comment le Mariage?

LYSETTE.

Ma foy, Monsieur, la Beccasse est bridée, & vous avez crû faire un jeu, qui demeure une verité.

SGANARELLE.

Les Danseurs le retiennent, & veulent le faire danser de force.

Comment, Diable? Laissez-moy aller: Laissez-moy aller, vous dis-je. Encore? Peste des Gens.

FIN.